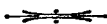


SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE SAINT-QUENTIN

(fondée en 1825)

Reconnue par Ordonnance Royale du 13 Août 1831
renouvelée par Décret du 15 Juin 1889
3, Rue de Villebois-Mareuil, Saint-Quentin



Les Protestants Picards en Allemagne

Les Protestants picards, privés des garanties de l'Édit de Nantes, s'enfuirent nombreux en Allemagne. Leur émigration était organisée. Le Landgrave Frédéric de Hesse-Hombourg leur offrait un asile. Parmi ces bannis figurait une famille portant mon nom et venant du village de Brancourt-le-Grand d'où ma famille paternelle est originaire, où naquit mon Père. Aussi l'histoire de ce groupe humain m'a-t-elle toujours intéressé. En juillet 1961, j'ai pu recueillir quelques renseignements sur ces Picards. Je vous les apporte. Mais avant que je vous les donne, il est nécessaire que nous jetions ensemble un regard sur les premiers temps du protestantisme dans le Vermandois.

Soit que les protestants aient peu écrit, soit que les documents aient été détruits, il faut beaucoup de patience pour éclairer ce passé. Au début du 16^e siècle, deux courants parallèles traversaient le christianisme, dans les élites comme dans le peuple. L'un prétendait revivifier la foi en la puisant directement aux deux sources profondes : le Nouveau Testament et la Bible. L'autre voulait ôter au clergé l'exorbitante autorité qu'il exerçait sur la société civile, et lui donner des mœurs en harmonie avec sa mission.

L'activité de Luther en Allemagne occidentale répondait à l'un au moins des besoins ressentis par beaucoup de Chrétiens. La Confession d'Augsbourg, en 1530, codifia le Luthérianisme, mais déjà la Réforme était née en France. Vers 1512-1525, l'évêque de Meaux, Briçonnet, disciple de Lefèvre d'Étaples,

avait, au sein même de l'Église de son diocèse, organisé cette réforme. D'après Douen (*La Réforme en Picardie*), des journaliers de Thiérache et du Vermandois rapportèrent de Brie d'où ils revenaient de faire la moisson, ces nouvelles idées religieuses.

Ainsi de 1525 à 1530, Georges Magnier, homme pauvre de Lemé, prêche la Réforme. Il est condamné aux galères. En 1542, à Saint-Quentin, « plus prochaine ville royale en l'yssee de ce royaume du côté d'Anvers » est exécuté un arrêt du Parlement contre :

« Anthoine Lenoir, libraire, soy disant natif d'Anvers qui, le premier avait introduit en France les édits de : « L'Institution ».

Le libraire est mené en tombereau — signe de pénitence — des prisons royales jusqu'à la Basilique.

Désormais, les Picards protestent, appuyés sur la doctrine de Calvin.

Le Luthérianisme prêchait l'obéissance à l'État et se souciait peu de réformer l'Église. (Je cite « *l'Histoire du Protestantisme* » d'Émile Léonard, Directeur d'Études à l'École des Hautes Études ; Section des Sciences religieuses). Le Calvinisme, lui, se distinguait des autres doctrines protestantes :

1° par l'origine démocratique qu'il attribue à l'autorité religieuse,

2° par la suppression complète des cérémonies,

3° par la négation absolue de la tradition,

4° par la réduction des sacrements au baptême et à la Cène.

Certes, je ne prétends pas me livrer à la théologie, mais ces quelques remarques éclaireront le récit qui vient ensuite.

Les propagandistes protestants allaient se multiplier dans nos campagnes. D'après l'œuvre de Jacques Pannier, Pasteur (*La Réforme dans le Vermandois*) des ministres protestants accompagnant les troupes de Coligny, en 1557, auraient prêché à Saint-Quentin et dans les villages d'alentour. Les Coligny, alliés à plusieurs familles de la noblesse picarde, y répandaient les idées de la Réforme. Mais ces familles, parmi lesquelles les Caulaincourt, ne faisaient pas de prosélytisme dans le peuple. Tout au plus, facilitaient-elles les prêches, en fournissant aux protestants, des lieux de réunion et parfois une protection physique. Dans le peuple, la propagande se faisait par les gens du peuple. Ils lisaient la Bible, et s'en faisaient les commentateurs. Ces cénacles se réunissaient aux veillées. Certains propagandistes allaient de porte en porte, têtus et persuasifs. Je les vois animés d'un zèle simple, ardent, exclusif tels ces témoins de Jéhovah qui, pendant ces dix dernières années, nous entretenaient aux seuils de nos maisons.

A cette époque, piétons et cavaliers pullulaient sur les routes, aux jours de foires et de fêtes religieuses. Les prédicateurs arrêtaient les passants aux carrefours des chemins. L'un d'eux

a laissé son nom dans l'histoire régionale. Philippe Véron, un Poitevin surnommé « Le Ramasseur » était lié d'amitié avec Calvin. Celui-ci l'avait converti lors de son séjour à Poitiers. Véron était installé à Lehaucourt. Il s'était fait le pasteur de ce village. Lui et ses émissaires prêchaient secrètement, quand ils le pouvaient, à Saint-Quentin. Ils ne prononçaient de discours publics qu'à la campagne, dans les lieux détournés. Véron (1) allait « trottant et furetant partout, portant les nouvelles de la vérité », mais il se tenait souvent sur une éminence, le long du chemin qui conduit de Saint-Quentin à Bohain, sous l'arbre d'Omissy. Là, l'actuelle Route Départementale N° 8 était coupée par une voie devenue chemin de terre. Elle amenait les gens d'Omissy, Morcourt et de la vallée de la Somme, et ceux de Fayet, d'Holnon, et de l'Ouest. L'arbre a été abattu. A sa place, s'élève le calvaire d'Omissy dressé par les catholiques, en expiation, à ce lieu où Véron jeta les idées de la Réforme en tant d'esprits.

Prôné par des paysans connaissant bien l'âme des campagnes, le Calvinisme progresse rapidement. En condamnant les hérétiques en 1561, le Chapitre de Saint-Quentin enregistre leur succès. En 1562, un édit reconnaît légalement le protestantisme, défend de construire des Temples et ne permet les Assemblées qu'en dehors des villes. De nombreuses églises — il faut entendre par là des groupements de protestants — existent dans le Vermandois. Je ne citerai que celles de Le Catelet, de Brancourt-le-Grand, de Prémont... En 1563, un nouvel édit laisse libre l'exercice du Culte réformé aux barons et seigneurs, pour leur famille et leurs enfants, ainsi que leurs sujets. Aussi le ministre de l'Épine et ses associés prêchent dans le Vermandois et s'appliquent à étendre leur secte dans les châteaux des seigneurs de campagne. Ce ministre se nommait « de l'Épine », de ce qu'il rassemblait ses auditeurs sous de hautes épines, le long des chemins, cachant par prudence, son véritable nom sous ce pseudonyme.

En 1556, Seraucourt devient lieu de culte. En 1585, l'Édit de Nemours interdit tout ce qui n'est pas catholique. Au Catelet, le culte est supprimé. Il faut se convertir ou partir. Mais les protestants du Vermandois échappent à l'entière application de l'Édit. Saint-Quentin est trop près de la frontière espagnole pour être ligueur. Il ne faut pas en déduire que la masse de sa population est bien disposée à l'égard des protestants. En 1589, Henri IV passe quelques jours à Saint-Quentin. Un témoin se scandalise : « Il ne visita ni l'église du Saint-Martyr, ni ses vénérables reliques parce que cet acte de religion ne s'accordait pas avec ses principes ». En 1592, le culte protestant est rétabli au Catelet par le ministre Joachim du Moulins, suspendu en 1595 et rétabli provisoirement en 1598. Mais, pour le bailliage

(1) Les descendants de Véron s'installèrent dans les villages « huguenots-picards » d'Allemagne après 1685.

de Saint-Quentin, le culte ne sera plus officiel — dès cette même année — qu'en un seul lieu : Lehaucourt.

Lehaucourt (alta curia, Hautcourt, Le Haucourt) n'est pas sous le patronage ecclésiastique du Chapitre de Saint-Quentin, mais sous celui de l'Abbaye des Prémontrés du Mont-Saint-Martin, de Gouy, alors désertée par ses moines, ruinée à cause de sa position à la frontière. La seigneurie appartient à la famille d'Aumale de Rieux, alliée aux Coligny qui offrent l'hospitalité à leurs coreligionnaires. Ainsi ce lieu remplit-il les conditions les plus favorables. D'autre part, il est situé sur le chemin de Cambrai, très fréquenté, que remplace maintenant, à l'Ouest, la Route Nationale 44. Les fidèles sont dispersés, mais les successeurs de Véron les visitent partout : au Catelet, à Bohain... Quelques noms de pasteurs sont restés : Jean du Perche (originaire du Perche), Jacques de Veines, de Crespy, Zacharie Richard, de Lœuilly, en 1601, Richer, parent de Richer Ligier, auteur de la célèbre mise au tombeau du Christ, à Barle-Duc.

Le pasteur de Lehaucourt célèbre également le culte dans son annexe de Caulaincourt où réside une famille de la plus ancienne noblesse de Picardie. Signalons les ministères de Jean du Val, en 1607, Jean Nicolay, en 1610, de Brisbard jusque en 1620. Les Assemblées de Lehaucourt comptent parfois 3.000 personnes, soit la totalité des protestants du Vermandois, 15 à 20 % de la population. Telle année, on relève 85 protestants à Saint-Quentin, 82 à Bohain, 25 au Catelet, 21 à Brancourt-le-Grand, 14 à Beaurevoir, etc...

Parfois, dans les familles nobles, les conversions occasionnelles, dues à une fantaisie capricieuse ou à l'intérêt, étaient suivies de près par un retour au catholicisme. Les plus solides protestants se recrutent chez les petites gens des campagnes : laboureurs, menuisiers, mulquiniers, petits ouvriers manuels, mais aussi parmi les bourgeois de la région : Joncourt, Serurier, Denimal, Crommelynck, etc... Il est difficile de connaître les noms de toutes les familles protestantes de l'époque. Les pasteurs, de même qu'ils cachaient souvent leur identité, ne remplissaient pas, par prudence, les registres de baptême. Ainsi, si ces documents tombaient aux mains des fonctionnaires royaux, ceux-ci ne pouvaient y lire les noms des huguenots.

Ensuite les formes de la foi protestante évoluent. Le temps passe où les huguenots ne voulaient faire aucune distinction entre les divers dimanches de l'année. Parmi les documents que j'ai consultés, je citerai un « *Extrait des Registres du Conseil d'État du 12 janvier 1685* et publié à cette date, *fermant le temple de Lehaucourt* ». Il se terminait par la formule : « Car tel est notre plaisir ». Donné à Versailles, le 18^e jour de décembre de l'an de Grâce 1684. Le temple de Lehaucourt fut démoli ; ses matériaux vendus 1.100 livres qui servirent à la réparation de l'Église du lieu. J'ai lu également un pamphlet :

« *Le Panégérique de Louis le Grand* »

imprimé à Cologne, chez Jean le Sincère, dans la rue de la Contre-Vérité, à l'Enseigne de l'Ironie, en 1689. Évidemment, noms et adresses sont faux. L'auteur apporte un tel zèle à louer Louis XIV qu'y apparaissent surtout les méfaits du roi. Le livret, d'un bon style, m'a paru d'une ironie très moderne.

Les protestations, les pamphlets sous le manteau ne changent rien à la Révocation de l'Édit de Nantes. Le cercle des interdictions se resserre autour des protestants. Il faut se convertir, fuir, ou vivre dans la clandestinité. Les provinces frontières, telle la Picardie, offrent des facilités d'évasion. Les protestants vendent leurs biens et se préparent à partir à l'étranger. Des guides se dévouent ; des relais sont créés, en particulier à Saint-Quentin et à Bohain. L'Intendant de Picardie proteste, dans une note au gouverneur de Bohain contre l'inaction du pouvoir local à l'encontre des émigrants. Cependant, le calvaire, sur la route de Lesdins à Levergies, près de la chapelle de Saint-Morand, marquerait le lieu où un convoi protestant fut surpris par un détachement de l'armée royale et détruit entièrement.

Les départs sont innombrables dans toutes les classes de la société, pour l'Angleterre, la Hollande, les Amériques. A Édimbourg, les émigrés peuplent un quartier appelé depuis « Le quartier de Picardie ». Les biens de ceux qui partent sont confisqués, tels ceux du ministre Mettayer et de Salomon Agombart, du pastorat de Bohain. Certaines familles, plus attachées à la terre qu'à leurs convictions, demeurent.

Louis XIV vieilli recevra un banquier protestant français à Versailles, l'honorera en le promenant à ses côtés dans le parc, et renflouera ainsi les finances royales pour quelque temps. Louis XV demandera au protestant Maurice de Saxe de sauver l'honneur des armes françaises et de garantir les frontières. Mais l'intolérance poursuivra les protestants du peuple jusqu'à la veille de la Révolution. Si, en 1769, la restauration des Églises protestantes est autorisée, les emprisonnements et les exactions continuent jusqu'en 1787. Il suffit de consulter les archives du Bailliage de Chauny pour constater l'acharnement apporté encore sous Louis XV à poursuivre les protestants jusqu'après leur mort. Les cadavres sont traînés dans les rues, sur des claies et jetés aux ordures.

Dans les « *Extraits de l'État des nouveaux convertis du diocèse de Noyon* » figure cette note : « Cottin et Madelaine Hagombart, sa femme, du même âge, tous deux nés de parents hérétiques ; depuis leur abjuration, ils n'ont reçu aucun sacrement de l'Église. Ils n'envoient point leurs enfants ni aux offices divins, ni au catéchisme. Ils en ont 4 dont aucun n'a fait abjuration : Daniel Cottin 22 ans, Jean 20 ans, Pierre 15 ans, Jacques 11 ans ». Dans des rapports de police, la même Madeleine Hagombart, demeurant à Annois est signalée comme « entêtée dans la religion prétendue réformée et envoyant ses enfants

se faire baptiser chez le pasteur le plus proche : celui de Tournay en Belgique ».

Telle était la vie des protestants demeurés en France après la Révocation de l'Édit de Nantes. De ceux qui avaient fui en Allemagne, nous savions qu'ils avaient continué à parler la langue française jusqu'au milieu du 19^e siècle. Quel avait été leur sort ? Leurs traces existaient-elles encore ? C'est dans l'espoir de répondre à ces questions qu'au cours d'un voyage en Allemagne, je suis allé à Friedrichsdorf, à quelques lieues de Francfort-sur-le-Main, bourg que les protestants français avaient créé et peuplé en 1685.

L'Allemagne ne possède pas de cartes Michelin, et la signalisation de ses routes est insuffisante pour les touristes. Nous nous égarâmes, et, dans un village dont j'ai oublié le nom, au nord de Francfort, je demandai à un Allemand, la route de Friedrichsdorf. Il me répondit : « Vous cherchez ce village à cause des « houguenots ». Ma grand'mère était une « houguenote ». Elle se nommait « Boutemy ». Ses ancêtres étaient originaires de Caudry ».

Il alla chercher des documents à l'appui de ses dires. Puis il m'indiqua la route de Friedrichsdorf.

Au pied des premiers contreforts de la chaîne du Taunus, Friedrichsdorf est un bourg tranquille, au milieu de ses jardins et de ses champs : maisons de pierres grises, crépis gris, toits de tuiles grises. A l'entrée, un magasin de tissus est tenu par Achard ; plus loin le marchand de cycles se nomme Gautherin. Deux hôtels aux façades vieilles portent une enseigne bilingue : « Hôtel de la Tour Blanche », et « Hôtel des Lions ». Près de l'église évangélique, l'inscription d'une colonne érigée à la fin du siècle dernier en reconnaissance à Frédéric Landgrave de Hesse, est en Langue Française. J'interrogeai plusieurs commerçants. Ils avaient connaissance de l'origine du bourg, mais attachaient plus d'importance à la vente de leurs marchandises. Le hasard me servit. Un vieil homme, considérant la plaque de ma voiture, se frappa la poitrine et se nomma en un français rauque : « Monsieur Dufour ». Je lui demandai s'il existait encore, dans le bourg, des habitants se souvenant de leur origine française. Il héla un voisin :

— « Monsieur Alain ! »

Un visage de sexagénaire parut à l'une des fenêtres d'une des maisons voisines. Mis au courant du but de ma visite, Monsieur Alain me salua et dit en français : « Je descends ».

Je m'aperçus alors que la façade de la maison, la porte gris clair aux fines moulures ressemblait beaucoup plus aux vieilles maisons et aux portes du Vermandois qu'aux habitations du Palatinat et du Wurtemberg. Vu de près, M. Alain, visage long, peau hâlée creusée de fortes rides, yeux gris derrière des lunettes à monture d'acier, présentait un type de vieux tisseur du Vermandois, voilà quarante ans. Il parla : des phrases fran-

çaises abondantes, d'une syntaxe très sûre, d'une prononciation excellente. Je m'étonnai :

— « Vous avez dû passer de nombreuses années en France ? »
Il me répondit :

— « En France ? Je n'y ai jamais mis les pieds. Mais la langue française est ma langue maternelle puisque c'est ma mère qui me l'a apprise ».

L'idée me vint alors que mon voyage à Friedrichsdorf ne serait pas sans intérêt. L'un des amis de M. Alain connaissait beaucoup mieux que lui l'histoire de Friedrichsdorf. Nous fûmes conduits chez M. Bertalot. La maison ressemblait à la précédente. Une extrême propreté y régnait. Dès le couloir, on se fût cru chez un rentier aisé de nos villages vermandois. M. Bertalot travaillait dans son potager, sous les arbres fruitiers. Il vint en s'excusant de son vêtement. Pendant qu'il se lavait les mains, je me nommai. Il eut un mouvement de surprise. Dans un français aussi facile que celui de M. Alain, il s'exclama :

— « Enfin ! Je vais savoir quelque chose de ma famille, des Agombart dont je descends, par ma grand'mère maternelle. Elle se nommait Catherine Agombart ».

Nous fûmes introduits dans une salle tenant à la fois d'une pièce de réception et d'un bureau. Son aspect cossu et sérieux me frappa. Les meubles, massifs de forme, ne manquaient pas de style. Sous nos pieds, un beau tapis de laine, achat récent, égayait la pièce, sans en détruire l'harmonie. Dans un coin, le portrait en pied du Landgrave Frédéric de Hesse-Hombourg présentait le visage tranquille et bon du bienfaiteur qui accueillit les proscrits.

M. Bertalot, fort ému, et moi fort intéressé, nous nous assimes de chaque côté du bureau. Le vieillard me dévisageait de ses yeux gris. La conversation s'engagea, un peu hésitante puis-que sans préparation. Je dois dire, qu'à sa demande, je retournai le lendemain chez M. Bertalot, celui-ci souhaitant me montrer certains vieux papiers qu'il n'avait pas sous la main. J'ai pris des notes sommaires sur le champ. Et chaque soir, j'ai reconstitué de mon mieux les propos essentiels tenus pendant ces tête-à-tête. Je dis à M. Bertalot, ainsi qu'il le souhaitait, ce que je savais sur la vie des protestants dans notre région depuis le début de la Réforme jusqu'à la Révolution. Je lui demandai :

— « Les États allemands successifs vous ont-ils poursuivis parce que vous formiez un îlot de gens parlant la langue française ?

M. B. : — Jamais ! A aucune époque, les Pouvoirs Politiques ne nous ont inquiétés. Nous avons eu beaucoup d'ennuis, mais ils sont venus d'ailleurs.

Moi : — De l'église catholique allemande ?

M. B. : — Elle nous a marqué, comme les pouvoirs politiques, la plus complète indifférence.

— Mais alors ?

Mon hôte parut un peu embarrassé et il me dit :

— Tous nos ennuis sont venus de l'Église Évangélique (protestante) ».

Je comprenais difficilement ? Peu à peu, il m'apparut que les « huguenots », comme ils veulent encore être appelés, avaient lutté pour ne pas être englobés dans « l'Union des Églises protestantes d'Allemagne ». Il ne s'agissait pas de différends religieux. Mais les Huguenots s'étaient insurgés contre l'autorité de l'Église Romaine, et c'était l'une des causes du schisme. Ils ne voulaient pas retomber sous l'obédience d'une hiérarchie de pasteurs. M. Bertalot me dit :

— « Le chef d'une Communauté Protestante n'est pas le Pasteur. Celui-ci doit obéir à l'Ancien qui dirige le Consistoire. Et puis l'Union Évangélique est une organisation calquée sur celle de l'État et associée au Pouvoir Politique, et même dans ses mains. Nous ne voulons pas de cela ».

Pour les « Houguenots », chaque communauté protestante de village devait demeurer indépendante des autres, libre et fraternelle.

Je demandais à mon interlocuteur quels étaient les sentiments des huguenots pour la France et l'Allemagne.

— « Nous avons beaucoup d'amitié pour la France et les Français ».

Je n'avais aucun doute à ce sujet. L'accueil affectueux de mon hôte s'adressait à celui qui portait le même nom que sa grand'mère, et dont le sang était, en partie, le même que le sien, mais il eût reçu tout Français avec beaucoup de sympathie.

— « Mais, continua-t-il, nous sommes allemands loyaux, fidèles à la Nation Allemande. Nous avons trouvé ici un asile contre les tortures et les massacres. Depuis bientôt trois siècles, nous y vivons en liberté. En 1914, je me laissai aller à prêter serment dans le Temple et à lever le bras. Mobilisé, je fis la guerre dans les Balkans, mais je ne tirai jamais contre mon prochain. La seule balle qui, sur le front, partit de mon fusil, s'en échappa par inadvertance alors que je manœuvrai la culasse. Elle troua le toit de branchages de la hutte dans laquelle je m'abritais et elle ne fit de mal à personne. Pendant la dernière guerre, les Nazis m'ont emprisonné plusieurs fois, au total six mois. Ma famille désespéra de mon retour ».

Puis M. Bertalot revint sur les rapports des huguenots et de la France.

— « Après la guerre de 1914-1918, le Général français commandant la zone Mayence-Francfort proposa au bourgmestre huguenot de Friedrischdorf d'organiser une fête du souvenir français. Il s'attira cette dure réponse :

— « Monsieur, de la France, nous ne conservons que le souvenir des dragonnades et des galères ».

A l'excuse du maire, il faut dire qu'il avait eu trois fils tués sur le front.

Après 1945, le Général français Kœnig n'obtint pas plus de succès. Il se contenta de reconstituer, à grands frais, la bibliothèque française de notre communauté, détruite précédemment. Mais personne ne l'utilise. Seuls, quelques habitants âgés parlent encore le Français. Après nous, ç'en sera fini des huguenots ».

Il était clair que les huguenots — les Picards, comme on les appelle encore — étaient devenus des Allemands.

— « Comment expliquer, lui demandai-je, que la Langue Française soit demeurée si longtemps en usage ?

— Ce sont nos Pasteurs qui en assurèrent la pérennité ».

Je compris alors que l'usage de la Langue Française avait été le moyen par lequel les Pasteurs évitèrent à la Communauté huguenote de se fondre dans l'Église d'Allemagne comme il a été, pour l'Église Catholique, la sauvegarde de ses fidèles canadiens en face du protestantisme anglo-saxon.

« Les huguenots de Friedrichsdorf ne sont pas seulement d'origine picarde. Ils vinrent aussi des Cévennes et de Montpellier, du Canton de Vaud qui dépendait alors de la couronne de France ».

Mon hôte me montra des in-quarto relatant les souffrances des protestants du pays de Vaud, avec des précisions de noms de personnes et de lieux ; des gravures sur bois illustraient ces récits. Il me montra également une édition du dictionnaire de l'Académie Française du XVIII^e siècle, témoignant ainsi de l'intérêt que les huguenots portaient à la Langue Française. Je m'en réjouis.

— « Nos Parents parlaient Français, me dit mon interlocuteur. L'école huguenote, dirigée par le Pasteur, enseignait le Français. Nos Pasteurs venaient souvent du Pays Vaudois. Friedrichsdorf fut le siège d'un Institut de Langue Française très suivi par les Allemands. Puis les jeunes émigrèrent vers les emplois industriels des villes et oublièrent la Langue Française. Des Allemands installèrent des ateliers textiles à Friedrichsdorf. Ils ne parlaient que l'Allemand, et appartenaient à l'Union des Églises Évangéliques. Pendant 28 ans le culte français fut suspendu. Maintenant, il est célébré une fois tous les deux mois. J'ai réorganisé une chorale de Langue Française. Nos auditeurs ont été charmés par l'harmonie de la langue et de la musique ».

De toute évidence, il ne s'agit là que de la dernière flambée d'un foyer de langue et de culture françaises.

Mon hôte me présenta alors la photographie de la pierre tombale de sa mère, au cimetière de Friedrichsdorf :

Mathilde Augustine
BERTALOT
née Désor-Agombard
le 1^{er} novembre 1856
morte le 8 décembre 1940

Puis il me donna ce touchant souvenir.

« Les Agombard sont des Picards, me dit-il. Les Bertalot sont d'origine vaudoise, et les Désor viennent de la région Montpellier-Cévennes, du pays des Camisards ».

Il me montra alors la photographie de ses Grands-Parents, Désor-Agombard : lui, grave dans ses vêtements de cérémonie, portant avec distinction un collier de barbe à la Kruger ; elle, Catherine Agombard, vêtue avec soin, le visage intelligent et doux, et, si je ne craignais de heurter l'austérité protestante, coquette dans ses vêtements du siècle dernier.

« Les Agombard, me dit mon cousin d'Allemagne, ont sans doute quitté à regret leur terre natale. Salomon Agombard, du pastorat de Bohain-en-Vermandois, du village de Brancourt-le-Grand et les siens, sont arrivés seulement en 1686, et leurs noms figurent sur l'État des Religionnaires et nouveaux convertis qui se sont absentes du royaume et de ceux qui sont morts relaps lesquels biens ont été saisis par l'ordre du Roi.

En 1686, toutes les terres de Friedrichsdorf et de la région mises à la disposition des huguenots par le pauvre et généreux Landgrave de Hesse-Hombourg, avaient été distribuées. Salomon Agombard fut envoyé avec sa femme, née Marie Legrand, dans un camp d'attente du côté de Cassel où le Landgrave avait d'autres biens. Ce camp est devenu un bourg. Il se nomme Immenhausen, du canton de Hofgeismar. Mais le plan de ce bourg reproduit le tracé du camp qui fut à son origine. De ce camp d'émigrants où ils séjournèrent jusqu'à ce que de nouvelles dispositions fussent prises, ils allèrent contribuer à fonder le village de Mariendorf, aux environs de Cassel, autre village de huguenots ».

Puis M. Bertalot me montra des actes portant sur des biens fonciers, signés de ces Agombard huguenots, picards et Allemands, mais faisant souche commune avec moi. Mon hôte me signala quelques autres familles apparentées aux Agombard ; elles se sont fondues dans les foules des villes allemandes. Il me donna lecture d'une liste de huguenots. Je saluai au passage les noms de Bacquet et Fleury. Il me remit en mains un lexique picard. Comme je lui demandai pourquoi le nom de « Picard » demeurerait connu de tous pour désigner les émigrés protestants français.

— « C'est, me répondit-il en substance, qu'ils l'emportèrent par leur nombre et leur vitalité ».

Dans ce lexique, j'ai relevé au hasard :

Agace : pie ; *chifflet* : sifflet ; *karioller* : charrier dans de mauvaises conditions, cahoter ; *affuler* pour coiffer, et surtout *deffuler* : pour décoiffer, ébouriffer ; *aller à l'tête deffulée* : aller nue-tête ; *ajouquer* : jucher, percher. Je n'ai pas reconnu *ardières* pour biens, mais *enfournaquer* pour enfourner ; *assapi* pour altéré ; *pagnotée*, pour panérée ; *pionne* pour pivoine ; *maie* pour pétrin ; *frème* pour farine ; *mornifle* pour gifle ; *bourriauder*, pour malmener ; *cumériaux*, pour culbute ; et les verbes : *vous ez*, pour vous avez ; *méné*, pour mené. La liste était interminable, mais elle contenait aussi des termes dialectaux du Dauphiné, ou d'ailleurs, amenés par d'autres protestants français émigrés.

Je revins alors sur les relations des huguenots et des français. J'arguai de ce que la royauté de Louis XIV et de Louis XV était seule coupable. J'affirmai que la Nation française était innocente des tortures subies par les protestants et de leur exil. Mon hôte demeura ferme. L'Allemagne est la patrie des huguenots.

— « Vous n'ignorez pas, lui dis-je, la part que les protestants ont pris à la Révolution française de 1789. Ils en furent l'un des éléments actifs, à Paris comme en province. Ils virent en elle l'instrument de leur revanche contre la Royauté et l'Église Catholique Romaine. Elle fut l'occasion de leur libération. Elle leur assurait la mise sur un pied d'égalité avec les catholiques.

— « Sans doute, me répondit-il, mais à la Restauration, des Protestants Conventionnels régicides, ou simplement proscrits pour leur action révolutionnaire, cherchèrent refuge parmi nous. Nous ne les accueillîmes pas. Nous ne faisons pas de politique. Nous étions fidèles à nos Princes. Ils nous avaient offert un asile et assuré la Liberté ».

Puis M. Bertalot me donna à lire un curieux document, sorte de biographie manuscrite. L'auteur y montrait l'austère effort d'une famille huguenote pour parvenir à l'aisance. Ces gens pensaient bien, selon l'expression familière, « qu'on n'est pas venu au monde pour s'amuser », et le chef de famille avait pour devise :

« Celui qui ne met pas de côté un grosschen, n'aura jamais un thaler ; celui qui ne met pas de côté un thaler, n'aura jamais un florin ».

J'ai quitté Friedrichsdorf avec émotion, et j'ai salué mon vieux cousin avec le regret qu'on éprouve à se séparer pour longtemps d'un parent.

1686. Abandonnant leur famille, leurs frères et sœurs, Salomon Agombard et sa femme Marie Le Grand, Samuel et Pierre, leurs deux fils, sortent de leur « courtil » de Brancourt-le-Grand, abandonnant l'humble maison, les récoltes, ce village et son terroir où vit et travaille leur famille depuis combien de siècles... ! L'exode commence, et, pour ces sédentaires, la plus

grande des aventures. A Bohain le Pasteur Mettayer et quelques huguenots se joignent à eux. De forêts en fermes à l'écart, guettant les bruits, alertés par les ombres, ils vont, conduits par de mystérieux guides, vers cette Allemagne où ils chanteront leurs cantiques en paix. A travers les Ardennes et le Hunsruck, franchissant la Meuse, la Moselle et le Rhin, longeant ce qui est maintenant le 50° parallèle, droit vers l'Est pendant plus de 100 lieues, têtus, obstinés, infatigables, ils atteignent la terre promise, moins fertile que le Vermandois. Au milieu de la population étrangère, ils retrouvent d'autres proscrits. Leurs pasteurs les réconfortent. Avant, c'était la pauvreté ; maintenant c'est le dénuement. A Friedrichsdorf, toutes les terres sont occupées par les huguenots qui les ont précédés. Ils attendent dans le camp de Immenhausen.

Rien ne presse de bâtir une maison et de s'installer. Autour d'eux, beaucoup pensent que le roi de France n'a pas définitivement rejeté tant de ses fidèles sujets hors des frontières de son royaume. Ils espèrent un édit qui leur rouvrirait leur pays. Puis il faut renoncer au retour. C'est à Mariendorf, près de Cassel, 50 lieues plus au nord, sur une autre terre du Landgrave que ces paysans picards replantent leurs racines. De la France, ils conservent la langue ; et de la Picardie, le parler et les habitudes : ils labourent, ils tissent, ils épargnent. Ils ne reverront plus ceux de leur famille qu'ils ont quittés, et qui continuent à vivre dans leur canton du Vermandois. A 500 kilomètres de distance, les familles, en Allemagne et en France, traversent le XVIII^e et le XIX^e siècle, plus de la moitié du XX^e.

1961. Le goût de l'Histoire m'amène dans ce village de Hesse. Me voici en tête-à-tête avec cet homme qui, vers 1650, eut, avec moi, un aïeul commun. Étonnante confrontation ! Je me garderai de tout lyrisme, mais, plus d'une fois, nous nous sommes regardés dans les yeux, lui et moi, pour y retrouver la trace de cette commune origine, et pour nous extasier de ce destin qui, après avoir écarté pendant 275 ans deux rameaux d'une même souche, les ramenait l'un vers l'autre pour quelques heures. Nous sentions toute la réalité et la vie de l'Histoire, la plus humaine des Sciences, le plus émouvant des Arts qu'ait engendrés la Civilisation.

Jean AGOMBART.

N. B. — 1. Cette conférence a été donnée à la Société Académique de Saint-Quentin le jeudi 29 mars 1962.

— 2. Avant d'être rendue publique, elle a été soumise à l'approbation des derniers Huguenots-Picards de Friedrichsdorf.